

Caroline Seeger-Hurter, Liestal

(traduction automatique de l'allemand au français)

Le cor postal de l'amour

La vieille femme élégante se tenait à côté du grand CarPostal jaune et roula lentement, presque tendrement, sur le symbole du cor postal imprimé, son doigt croisé. Elle portait un chemisier à volants rose, une veste en laine gris argenté, une jupe foncée et un chapeau démodé. Je me suis brièvement demandé pourquoi elle ne m'avait pas rencontrée dans le bus auparavant, car elle ressemblait à l'une des gouverneuses farfelues des temps passés. Cet après-midi, seuls trois d'entre nous se trouvaient au bord d'une route de montagne sinueuse sur un éperon rocheux: le conducteur, la vieille dame et moi. Un petit éboulement s'est produit sur la route devant nous et nous avons dû attendre que les pompiers locaux aient nettoyé l'obstacle. Nous étions en octobre et il fait encore exceptionnellement chaud pour cette saison, nous sommes donc descendus pour profiter des derniers rayons du soleil de la journée. Quelques oiseaux tardifs stridulaient autour de nous dans les mélèzes sombres, tandis qu'un moustique paresseux voletait de temps à autre au-dessus de nos oreilles. J'ai regardé la vieille dame dans le car postal une nouvelle fois, et je suis devenue rouge lorsque je me suis dit qu'elle avait probablement déjà remarqué mes tentatives de flirt avec ce conducteur attrayant tout au long du trajet. Je connaissais déjà Marco quand j'étais enfant, parce qu'il allait à l'école avec mon frère aîné, mais je ne l'ai remarqué que parce que je faisais la navette tous les vendredis après-midi de l'université à la maison. Avec ses boucles foncées, ses larges épaules, son rire contagieux et sa voix qui faisait fondre le chocolat, il n'a pas fait battre plus vite que mon cœur féminin. «D'accord, maman l?» J'ai entendu cette voix chaude et mélodique et j'ai vu Marco se diriger vers la vieille dame depuis le coin de mon œil. Elle haussa légèrement et retira brièvement son doigt noueux du cor postal. Puis, elle se leva la tête, regarda en profondeur dans l'imposant paysage de montagne et me laissa finalement son regard bleu et clair. «Vous devez avoir environ 20 ans, mon enfant, non?», s'est-elle immédiatement adressée à moi. Je hochais la tête à contrecœur et me forçais à sourire, mais secrètement, j'étais un peu irrité que ma jeunesse soit affichée comme ça devant Marco. La vieille dame ne semblait pas s'en rendre compte, mais poursuivit sa réflexion: «J'étais un peu plus jeune que toi, mon amour. Oui, peut-être un ou deux ans plus tard, mais à l'époque, nous travaillions déjà à 16 ans dans l'usine de la vallée. C'était une vie dure et monotone que vous ne pouvez même pas imaginer aux jeunes. J'étais jeune, pleine de rêves, de souhaits, d'amour, d'amour et d'imagination, mais la détresse des années de l'entre-deux-guerres m'a obligée à apporter ma contribution aux revenus de la famille. J'estime qu'à l'époque, je suis devenue folle si Jean-Paul n'avait pas été.» Le regard de la vieille dame se tourna vers Marco, elle fut longuement examinée sous toutes les coutures, puis acquiesça quelques fois aimablement, comme elle l'avait fait elle-même. «Oui... Comme elle, jeune homme, il était juste un peu plus petit et plus costaud, mais tout aussi sympathique. Nous nous sommes rencontrés deux fois par jour, le matin sur le chemin du retour et le soir sur le chemin du retour. L'avertisseur à trois tons du cor postal sonnait toujours les plus beaux moments de la journée. Jean-Paul était un bon conducteur CarPostal, très prudent, très aimable, apprécié de tous, serviable et fiable. Quand le bus n'accueillait que peu de voyageurs, nous nous sommes parfois adressés à eux à voix basse, mais nous nous sommes aussi entendus sans dire un mot. Nous étions pour ainsi dire des «âme sœur», n'est-ce pas? Elle a fait une courte pause pour respirer, mais n'a pas attendu notre réaction. «Nous nous sommes rapprochés, nous sommes tombés amoureux et avons finalement décidé, le jour de notre vingtième anniversaire, de nous marier en cachette et d'émigrer à l'étranger. Mes parents n'avaient visiblement encore jamais entendu parler de nos projets, car il s'agissait à l'époque d'un scandale. Jean-Paul était français et catholique, mon père avait déjà prévu un fils paysan protestant pour moi en tant qu'époux. Puis la guerre éclata et Jean-Paul fut convoqué par son pays natal. Après son dernier voyage, il m'embrassa pour la première fois la bouche et jura de revenir le plus vite possible, juste en l'attendant. Je lui aurais tout promis ce jour-là, même la lune et les étoiles dans le ciel. Au cours des années qui ont suivi la guerre,

les conductrices et conducteurs CarPostal ont toutefois emprunté ce trajet tous les quelques mois, sans compter Jean-Paul. Le cor postal n'a de nouveau pas résonné avec le beau avertisseur à trois tons, mais a juste été klaxonné à haute voix. Lorsque j'avais trente ans, j'ai finalement dû décider si je souhaitais fonder une autre famille. J'ai donc épousé Kurt, le fils paysan protestant qui, ironiquement, ressemblait un peu à Jean-Paul, mais ne m'avait jamais tout à fait compris. Nous avons quatre enfants et avons emménagé dans la vallée. Comme j'ai appris à conduire, je n'ai quitté le car postal qu'une fois par an, une année après Jean-Paul.» Elle s'est silencieuse. Mes yeux se sont remplis de larmes de compassion lorsque j'ai écouté et j'ai pris gratitude du mouchoir que Marco avait en main pour moi. Aucun d'entre nous n'a parlé pendant quelques minutes. «Avez-vous... Jean-Paul vous a-t-il déjà vu?» Marco s'est finalement renseigné. La vieille dame a souri en douceur. «Oui, jeune homme, je l'ai. Peu après mon septième anniversaire, je l'ai revu sur la même ligne CarPostal. Je me souviens d'avoir ce jour-là une sensation de chaleur particulière dans mon cœur et j'ai pensé que le cor postal du bus jaune qui approchait avait un son incroyablement puissant. Au début, j'ai immédiatement reconnu Jean-Paul. Il avait grandi comme moi, mais fièrement, il tenait le menton et se laissa creuser le dos. Je m'asseyais en silence sur lui, il me regardait brièvement, souriait satisfait et commençait immédiatement à raconter l'histoire. Enfermé temporairement en Russie, il se remit après la guerre de la tuberculose, qui s'enfermait dans un sanatorium reculé. Il a eu une petite relation avec une infirmière qui l'avait quitté alors qu'il ne voulait pas l'épouser. Je lui ai montré une photo de ma famille et lui ai parlé de mes enfants. Nous avons parlé de nos voyages comme s'ils n'avaient rien à voir avec nous, comme s'ils étaient un film que nous voyions au loin, en hochant la tête. Soudain, notre rupture ressemblait à un rêve irréel. Il semblait que quelqu'un avait fait un retour en arrière et que nous restions ensemble pendant toutes ces années. Nos mains se touchaient alors naturellement à l'avertisseur à trois tons du cor postal.» Elle soupira profondément, puis reprit calmement: «Lorsque nous descenâmes, nous nous serrions longtemps enlacés et Jean-Paul me donna un tendre baiser sur la joue. Il n'avait rien perdu de son charme, mes genoux étaient encore mous quand ils me regardaient. Nous ne parlions pas de retrouvailles parce que mon mari était très malade à l'époque et que Jean-Paul savait que je ne pouvais pas le quitter. Sur le plan privé, j'espérais toutefois le retrouver après la mort de Kurt, afin de passer les dernières années de ma vie avec lui. Mais cela ne devrait pas se produire. Pendant que mon mari était en train de mourir, j'ai entendu à plusieurs reprises l'écho du cor postal comme un triste signal venant des montagnes et une sombre idée m'a alors captivé. Deux semaines plus tard, je suis devenu veuf double. Jean-Paul était lui aussi malade et a succombé à la douleur après une brève bataille. Par respect pour mon mariage, il ne m'avait pas expliqué ce qu'il se passait lors de notre dernière rencontre...» Elle ne pouvait plus venir, car Marco s'était soudain retrouvé la main sur le front. «Le cor postal, bien sûr!», cria-t-il avant de disparaître à grands pas du bus. Après avoir creusé un moment sous le siège dans la cabine du conducteur, il sort un colis plat et dur qu'il avait déjà vu des jours meilleurs. Il sauta rapidement à nouveau à l'air libre et remit à la vieille femme la boîte en carton écrasée avec un petit nœud. «Cela vous appartient peut-être, chère collègue, un vieil passager les a remises il y a de nombreuses années à mon oncle qui circulait devant moi sur ce trajet. Il ne devrait le donner qu'à la femme pour laquelle le cor postal a une signification toute particulière. Je pense que cela s'applique à toi, n'est-ce pas?» Pendant qu'il parlait, la vieille dame avait ouvert la boîte et sortait doucement, presque de manière festive, un vieux cor postal qui semblait très fonctionnel. Elle l'observa de tous les côtés pendant un moment, presque avec retenue, avant de le pousser à grand soupir contre sa poitrine et de sourire, satisfaite. Il était évident qu'elle l'avait compris. C'est son cor postal de l'amour qui, à chaque trajet, annonçait l'arrivée du bus jaune à Jean-Paul. J'ai senti que Marco aurait bien aimé essayer le vieux cor et j'aurais moi aussi eu le droit de retenir l'inimitable tu-ta-tut de cet instrument spécial, mais nous n'avons pas osé demander à la vieille dame de le faire. Au lieu de cela, la radio de Marco a commencé à vibrer et il a reçu l'information que nous pouvions poursuivre. Silencieuse et perdue dans mes pensées, je suis donc montée dans le bus jaune et me suis installée, comme d'habitude, sur l'une des premières places. La vieille dame, en revanche, utilisait la porte arrière, s'asseyait sur le banc arrière du CarPostal avec son cor postal et fermait les yeux, satisfaite. Je supposais qu'elle avait besoin de calme après les émotions de la journée et je ne voulais pas la déranger dans ses douces

souvenirs. C'est pourquoi je me suis tourné vers l'avant et je ne l'ai pas regardée une seule fois tout au long du chemin qui mène au village.

Mais lorsque nous avons atteint le terminus de la ligne, j'ai voulu prendre congé d'elle. Mais lorsque je me tournai la tête de côté, les mots restèrent littéralement coincés dans mon cou et mes yeux s'étendaient de frayeur.

«Marco», lançai-je d'une voix presque silencieuse, et l'entendis au même moment près de moi. Nous étions passés sans arrêt jusqu'au terminus pour rattraper un peu le temps que nous avons perdu avec l'éboulement. Certes, Marco avait freiné et ralenti aux arrêts restants de la ligne, mais ne s'était pas arrêté si personne n'attendait le cor postal. Malgré tout, le bus était vide à part nous, les portes étaient toujours verrouillées. Mais le vieux cor postal était couché sur le siège où la vieille dame avait pris place. Marco l'a pris les mains tremblantes, a doucement peint sur le métal brillant et m'a regardé droit dans les yeux. Puis il prit une grande respiration et souffla dedans. Un comédie musicale du tu-ta-tut nous enveloppa chaudement autour de nos cœurs, nos yeux rayonnaient de flamme d'amour et nos lèvres se trouvaient dans un premier baiser tendre.

Ce n'est qu'une semaine plus tard que je lisais dans le journal local l'avis de décès d'une certaine Anne-Marie Graber, décédée de manière inattendue au cours de ses 44 ans, juste le matin du jour où l'incident avec le cor postal s'était produit. Sur la petite image en noir et blanc qui était jointe, le visage bienveillant de la dame qui avait pris le bus avec nous cet après-midi-là m'a souri, huit heures après son départ soudain. Marco et moi ne saurons jamais pourquoi elle nous a honorés de sa présence.

Mais aujourd'hui encore, le vieux cor postal est suspendu dans notre appartement commun, à une place d'honneur au-dessus de la porte, et nous rappelle chaque jour le grand bonheur que nous avons eu lorsque nous avons trouvé notre âme sœur dans l'avertisseur à trois tons.